

MUR 1771

Vingt-deuxième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1958.

Mes chers Confrères,

Si parmi nous certains se confinent dans la tour ivoirine du mépris, le plus grand nombre, ne voyant rien venir de ce perchoir, est descendu dans la rue. Parce que la rue mène à tout : aux antichambres, aux salons, voire à ces lieux augustes où l'honneur réside dans la dignité de s'asseoir. Mais, je ne vous apprends rien, ce dernier hommage n'est conféré qu'aux postères de quelques privilégiés. C'est bien pourquoi plusieurs travailleurs de la prose et du vers se sont demandé quelle part leur sera faite dans ce capharnaüm d'acier qui, sur le plateau de l'Heysel, prouvera, par l'exemple, la confusion universellement régnante.

Je remercie les confrères qui se sont adressés à moi, mais étant forclos de tout service d'information, il m'est difficile de les éclairer. J'ai pu recueillir un seul renseignement, mais il est de prix : la littérature sera présente et une place lui est dévolue au Palais du Prestige, une place modeste, cela va de soi. Nous autres, Belges, nous sommes tellement prestigieux en beaucoup

de domaines qu'il faut bien que chacun se contente d'une part minime. Que la littérature ait été admise dans ce Palais au même titre qu'un meuble ou un vase me semble un geste significatif : on pense à nous, tout est là !

Je ne saurais vous dire, à mon grand regret, comment sera meublé cette parcelle du Prestige qui nous échoit. Mais nous pouvons faire confiance, comme toujours, à nos dirigeants, les hardis timoniers de l'A.E.B. Si vous n'entendez rien d'eux, rassurez-vous, ils travaillent en silence. Ils ont d'ailleurs leur troupe de choc, capable de faire face à toutes les éventualités. Ces preux des lettres belges, vous les rencontrez partout, en première ligne, et toujours prêts à payer de leur personne. Ils se dévoueront, une fois de plus, pour nous représenter avec efficace. Comme ils ne sont pas encore tous académiciens, ils feront aussi une place à notre vieille garde du Prestige, ces messieurs du fauteuil et ces dames du caquetoire. C'est dire que nous, la tourbe des plumitifs obscurs, nous serons représentés d'une manière congrue et peu importe que ce soit par des œuvres arrachées à la poussière des bibliothèques ou par des effigies ! Pour ma part, je préfère les effigies, c'est moins vivant que les auteurs assis derrière leurs invendus entre les articles de ménage et la parfumerie, mais c'est amusant tout de même. Il me souvient d'une exposition de ce genre organisé il y a belle lurette au Musée Moderne de Bruxelles : c'était aussi drôle qu'un ménage de Caroline.

Je vous le dis tout net : nous pouvons nous estimer heureux. Certaines activités qui relèvent logiquement du Prestige ont été mises en veilleuse. A cause des étrangers. Car, tel est le mot d'ordre : Il faut que l'étranger se sente chez lui. Le Honduras à Bruxelles, ou l'Ethiopie ou la Thaïlande. Quelque chose, enfin, comme l'O.N.U., en plus vaste, les discours étant remplacés par des pavillons non moins incohérents.



Que malgré tout cela, nos lettres soient présentes dans cette manifestation de délire collectif, est un accident résolument bénéfique qu'il convient de saluer comme une grande victoire.

Soit qu'ils fussent mis en goût par cette conjoncture favorable, soit qu'à l'exemple des stratèges brevetés, ils aient pensé que l'attaque est la meilleure défense, plusieurs de nos confrères sont allés à la conquête de Paris : Dix, également mêlés, poètes ailés, aptères ou graphopodes. Il n'y aura pas, je présume, de contre-attaque, comme celle que lança feu Félix Fénéon : « Les Atrébates, les Bellovaques, les Véliocasses et les Aulètes envahirent la Gaule parisienne vers 1882. Ils brandissaient d'épais manuscrits et marchaient d'un pas lourd. (...) Ils saccagèrent les Etats de Zola, de Barbey d'Aurevilly et de Verlaine. Mais la discorde désagrège leurs masses ; ils sont refoulés vers l'Escaut, la Lys, la Meuse ».

Nos conquérants d'aujourd'hui sont discrets et bien élevés. Paris, ce n'est qu'une synecdoque. Nos confrères ont eu des objectifs plus limités et l'hôtel de Massa a suffi à leur ambition. C'est là qu'ils ont, selon la chronique, lu fort mal leurs meilleurs vers, le tout commenté par quatre féaux proposés à un exercice difficile entre tous : l'exégèse de ce qui n'en demande point, j'entends la poésie.

Si j'avais été là — hypothèse saugrenue — je n'aurais pas lu des vers, mais j'aurais crié casse-cou à nos amis de France. Casse-cou, oui, parce que cette France que nous aimons, la France des grands esprits et des grands élans, la France des grands écrivains et des artistes, la vraie France enfin, est en train de perdre la face ; parce qu'il y a une contradiction absolue entre cette France-là et la France de Sakiet ; parce que jadis la France civile sut juguler, quand il le fallait, l'ignominie des militaires et qu'aujourd'hui on attend en vain le nouveau Zola qui criera « J'ac-



cuse » ; parce qu'il ne suffit pas que la France se drape dans sa vieille gloire, mais qu'elle se doit d'être égale à elle-même pour que nous puissions continuer à l'aimer.

J'aurais dit cela à nos confrères français, et sans vergogne aucune, parce qu'« on a souvent besoin d'un plus petit que soi » comme l'a dit un charmant poète de France. Mais je suis un ours, assez mal élevé pour dire parfois tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Et j'oublie que la politesse a des exigences. Aussi lors de la visite que nos confrères français nous rendront, seront-ils reçus et fêtés par nos dirigeants, ces adroits nautoniers, avec une politesse qui se voudra toute française, et dans le plus pur style paillasson.

Je m'excuse d'avance, mais je n'y serai pas.

ROGER AVERMAETE.